

Paul Baudry élève de 1925 à 1932

Une journée à SFX

Au collège, il n'y avait absolument aucun chauffage. Un chauffage central (offert par l'entreprise Bolloré) fut installé pendant que j'y étais... mais attention ! Il ne s'agissait que de tuyauteries qui couraient tout au long des couloirs et dans les dortoirs, c'est tout ! Il y avait un dortoir par division (l'ensemble du collège comportait quatre divisions), et nous avions chacun une alcôve.

Pour ce qui est de la nourriture, au collège, aucun extra n'était autorisé, sauf le chocolat. À la « questure », on trouvait des barres de chocolat, et des bouchées le dimanche. Au petit-déjeuner, on « chiquait », c'est-à-dire que l'on partageait un pain de trois livres en quatre, dont on mangeait un premier quart chaque matin. Sans beurre évidemment, mais avec du marabout à volonté ; je n'ai jamais bien su de quoi il s'agissait, et avec quoi il était confectionné (café, chocolat, chicorée ou autre ?), mais il « passait » très bien. Nos journées au collège étaient très soigneusement programmées... Nous étions réveillés par la cloche agitée par le surveillant, qui était en général un apprenti jésuite. À 6 h 10 dans les petites classes, et dès 5 h 40 dans les

grandes ! On débutait notre journée par une prière, puis de l'étude, puis une messe quotidienne à 7 h 20. Ce n'est que vers les 8 heures (cela faisait déjà un bout de temps que l'on était sur pied) que l'on pouvait se rendre au réfectoire pour le petit-déjeuner ! Puis nous rentrions en classe à 8 heures, avions récréation à 10 heures, déjeunions à 12 heures et reprenions les cours à 13 h 30. À 16 h 30, on jouait alors au football et on mangeait un petit pain ; tout le monde en aurait bien mangé deux, mais cette aubaine était réservée aux deux « panetiers », les élèves chargés de distribuer les petits pains (cela m'est arrivé une fois, pendant un demi-trimestre). Après le goûter, débutait la grande étude de devoirs du soir, de 17 h 30 à 19 h 30. La journée se concluait avec le repas du soir, de l'étude, une prière et le coucher.

Pendant le dîner, un lecteur lisait un livre choisi par le surveillant, des romans d'aventure comme *Perey Winn*\* ou *Deux Ans de Vacances*\*\* . Nous n'avions pas le droit de parler, sauf en de très rares occasions et selon un protocole bien établi : le surveillant disait *Benedicamus Domino*\*\*\*, à quoi l'on répondait *Deo gratias*\*\*\*\* avant de commencer à vociférer. C'est ainsi qu'un soir, en 1927... « Nungesser et Coli viennent de réussir la traversée de l'Atlantique. *Benedicamus Domino!* », nous dit le surveillant. « *Deo Gratias!* » nous répondîmes en coeur. Mais le lendemain, il fallut déchanter : la nouvelle était fautive, des journalistes avaient inventé cette arrivée

bidon à New-York, probablement dans l'espoir de faire un beau chiffre de vente en étant les premiers à annoncer cette grande nouvelle !

\* (Roman de Francis Finn, enseignant jésuite américain, paru en 1893. Les livres de Francis Finn mettaient généralement en scène des collégiens du Midwest américain traversant de multiples aventures, tout en véhiculant les « valeurs » jésuites de l'auteur (punition, gratitude, sacrifice, rédemption, etc.).

\*\* Roman de Jules Verne paru en 1888.

\*\*\* « Louons le Seigneur ! »

\*\*\*\* « Grâces [soient rendues] à Dieu ! »

## **Les fêtes à SFX**

Le 3 décembre était férié : c'était la fête de saint François Xavier', notre saint patron. Nous assistions en général à une pièce de théâtre classique (Racine, Molière...) jouée par une troupe de Paris. Au collège, le magasin des costumes du théâtre était assez bien fourni, Plus tard, ce furent des élèves qui jouèrent la comédie.

Les célébrations de Noël, de Pâques et de la Pentecôte comportaient une messe de communion, puis une grand-messe, et enfin, l'après-midi, la proclamation des résultats des examens de fin de trimestre dans la grande salle du théâtre. À Noël, on assistait à la messe de Minuit, puis on se rendait au réfectoire où l'on dégustait, je crois, un bol de « Marabout » amélioré et de la brioche. On se couchait de bonne heure (dès 20 heures), et on s'endormait. Vers 23 h 30, les soprani passaient dans les dortoirs en chantant « Les Anges dans nos campagnes ont entonné l'hymne joyeux. » Avec les camarades de la chorale dont je faisais partie (nous étions 80 sur les 500 élèves que comptait le collège), nous nous rendions à l'entrée du deuxième étage de la chapelle pour nous y produire. Un bon bol d'un breuvage chaud, du « marabout » peut-être, nous était offert pour nous éclaircir la voix. Et on chantait tout ce que nous avions appris depuis plus d'un mois, au cours de nombreuses répétitions. Le matin du 25 décembre, je crois bien que nous trouvions une orange et un sucre dans les souliers que nous avions disposés au pied de notre lit. Ce n'est qu'au lendemain de ces célébrations que les vacances de Noël, Pâques et Pentecôte débutaient ; mon frère et moi rentrions alors à Clisson en prenant le train du matin qui nous emmenait à Nantes : un omnibus qui mettait au moins trois heures pour arriver à destination...

Pour L'Épiphanie, chaque premier dimanche après la rentrée de janvier, un défilé était organisé. Tout d'abord, on tirait la fève au réfectoire : nous étions dix par table, et chaque table

avait son roi. Puis, devant le Père Préfet, le « roi des rois » était désigné parmi ces rois-là, avant que tous ne participent à un défilé auquel venaient assister les élèves externes et leurs parents et amis. Chaque année, le thème du défilé changeait : une fois la Chine, une autre fois l'Afrique. .. Il m'est arrivé une fois d'être roi à table, et donc de participer au défilé dont le thème était cette année-là « la traversée du Sahara par l'expédition Citroën ». Je jouais le rôle d'un indigène, et m'étais donc barbouillé la figure avec un bouchon noirci à l'allumette.

Le directeur du Collège, le chanoine Briel, prononçait un discours humoristique du genre : « Ah ! Mon baudet, tes quatre barbes tirent la charrette », citant les noms de mes camarades

Hamon, Baudet, de Quatrebarbes et de Charrette qui participaient eux aussi au défilé. . Au cours de l'année une « diversion » très prisée était le passage d'un missionnaire ; celui-ci venait d'un pays d'Afrique en général, ou de chez les Esquimaux, comme Monseigneur Grouard, originaire de Brûlon, qui, après quarante ans passés au Groenland, émaillait encore ses propos de quelques « Héula ! » bien sarthois. Une

fois, nous avons eu la visite d'un nouvel évêque chinois, un jésuite, Monseigneur Simon Tsu et, en son honneur, il nous a été octroyé un jour supplémentaire de vacances. Une aubaine plutôt rare, et d'autant plus appréciée que ce jour de congé s'ajoutait à l'une de nos petites (et bien courtes !) « sorties » de milieu de trimestre...

Le premier mai avait lieu la « Fête des Anciens », qui s'étalait sur deux jours. Le premier jour, un banquet était organisé pour eux dans la cour d'honneur. Le second, nous partions tous en mer sur deux bateaux : le « Roi Graslon » et le « Gavrins ». Nous accostions à Locmariaquer, à Port-Navalo, sur l'île d'Houat ou encore à La Trinité, et pique-niquions sur la plage

ou dans les pins. En plus, il y avait aussi une promenade en mer pour la chorale.

Au cours du troisième trimestre, avait également lieu notre pèlerinage à Sainte Anne d'Auray, un village sanctuaire situé à une quinzaine de kilomètres de Vannes. Nous y allions en

train spécial et déjeunions sur place. Une fois, j'ai participé au pèlerinage à pied de Vannes à sainte Anne d'Auray. On pouvait se disperser dans les boutiques de souvenirs et faire quelques achats, mais uniquement de caractère religieux (c'est ainsi que le

père Préfet m'a un jour confisqué des épingles de cravate dont j'avais alors fait l'acquisition). L'après-midi, on rejoignait

la ville d'Auray à pied en passant par la Chartreuse d'Auray, un établissement pour sourds-muets tenu par les religieuses de la Sagesse. Après un salut à l'Église d'Auray, on rentrait à Vannes par le train. Et toujours au troisième trimestre, le jour de la fête du Sacré-Cœur, nous participions à deux processions : le vendredi dans le parc du collège, et le dimanche dans la ville de Vannes.

Enfin, le 14 juillet, on assistait sur la Rabine (ainsi se dénommait le port de Vannes) au défilé des troupes. Les grandes vacances débutaient juste après la remise des prix, qui avait généralement lieu le 16 juillet dans la grande salle la lecture du Palmarès, présidée par une personnalité comme notre évêque Monseigneur Tréhiou. Le moment était solennel : le père Préfet nommait les deux meilleurs élèves de chaque classe, chacun d'eux montait sur l'estrade chercher son prix et recevoir la couronne de laurier dont le coiffait l'un de ses proches.